

puis acruée, exaltée aux clameurs victorieuses de la plus brillante des épopées; qui plus tard, enfin, après les revers définitifs, après les longues et dures épreuves qui suivirent, émergeait du desastre apparent, non seulement encore vivante, mais plus forte, plus persistante, plus robuste que jamais. Cette tradition, c'est celle de la foi de nos pères avec tout ce qu'elle comporte de grandeurs et de consolations, c'est celle de leur doux parler, clair, fluide et sonore. C'est celle de leur idéalisme avec tout ce qu'il y a de généreux et de fécond dans ses inspirations et ses œuvres, mêlé de ce je ne sais quoi de courageusement résigné, mais de toujours fier, de tendrement épris du passé, mais d'aussi sincèrement rallié à l'allégeance nouvelle, dans la conscience vive de ce que nous avons mission d'apporter en propre à l'œuvre commune, et dont l'ensemble constitue vraiment la tradition, la mentalité, l'âme canadienne-française.

En 1871, depuis longtemps déjà, cette tradition s'était implantée ici en permanence; elle y vivait, elle y avait produit des fruits abondants. Sans parler des découvreurs et des premiers missionnaires qui ne pouvaient être que des avant-coureurs à une époque où les conditions existantes rendaient impossible toute action concertée et l'établissement des postes fixes. Monseigneur Provencher, — plus de cinquante ans avant la fondation de notre association, — avait commencé ici une œuvre qui ne devait plus s'interrompre, et qui se fortifiant et se développant, nourrie de toutes les privations et de tous les sacrifices, allait produire ce qu'on peut considérer la première civilisation chrétienne, permanente et bien assise, le premier état de société stable et régulier à l'ouest des Grands Lacs.

On peut dire que le Collège, où notre société fut fondée, était, comme institution, déjà vieux de plus d'un demi-siècle en 1871, puisqu'au printemps de 1819, un an après son arrivée, Monseigneur Provencher y enseignait régulièrement plusieurs heures par jour, non seulement le français, mais encore le latin, et que les progrès furent tels qu'en 1823, écrivant à Monseigneur Plessis, il se plaignait de n'avoir en fait d'auteurs que des Cornélius Nepos et lui demandait des Cicéron, des Salluste et des Quinte Curce. A la même époque, (printemps de 1819), après que ce saint évêque eût célébré la messe pendant un an dans la maison qui lui servait d'habitation et d'école, on voit s'élever la première chapelle, berceau modeste et auguste à la fois de l'Eglise de Saint-Boniface. Enfin, au mois de juin 1844, avec l'arrivée des Sœurs Grises sur nos bords, nous assistons à l'établissement de nos écoles de filles et le commencement de cette œuvre aujourd'hui si considérable, l'Hôpital de Saint-Boniface. De sorte que dans toute cette vaste étendue embrassant presque la moitié d'un continent, Saint-Boniface a eu le privilège glorieux de voir s'élever la première église, s'ouvrir le premier collège et s'établir le premier hôpital.